

UNIVERSITE DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MEDECINE ET DE PHARMACIE

1923-1924 — N° 55

ÉTUDE
SUR
LA SORCELLERIE MÉDICALE
EN DORDOGNE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 21 Décembre 1923

PAR

Jean-Georges-Patrice ODEND'HAL

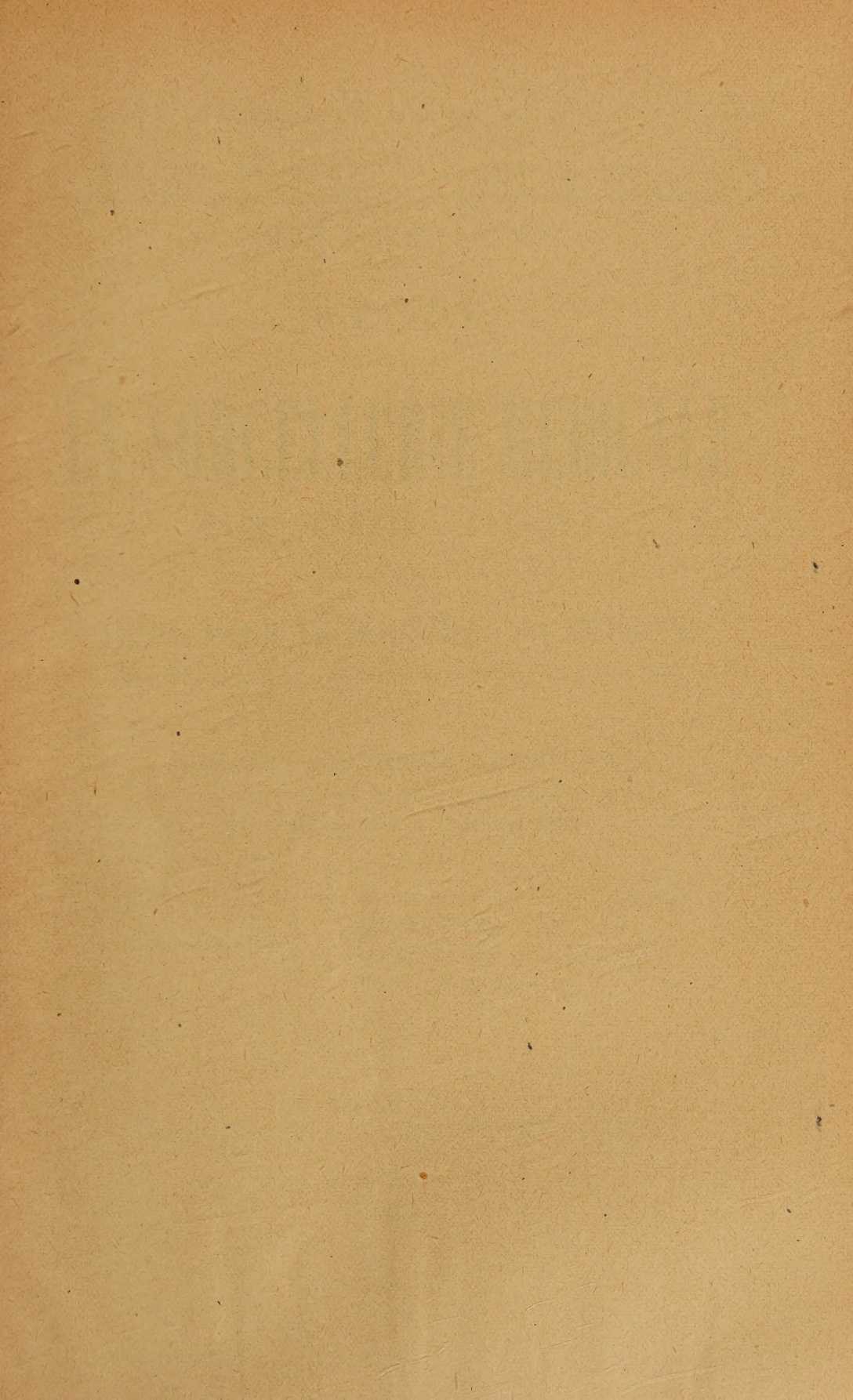
ÉLÈVE DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à HUÉ (Annam), le 18 janvier 1898.

Examineurs de la Thèse	{	MM. CRUCHET, professeur	Président.
		ABADIE, professeur.....	Juges.
		MAURIAC, agrégé	
		MICHELEAU, agrégé	

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS
Y. CADORET
47, RUE POQUELIN-MOLIERE, 17

1923



UNIVERSITE DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MEDECINE ET DE PHARMACIE

1923-1924 — N° 55

ÉTUDE
SUR
LA SORCELLERIE MÉDICALE
EN DORDOGNE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 21 Décembre 1923

PAR

Jean-Georges-Patrice ODEND'HAL

ÉLÈVE DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à HUÉ (Annam), le 18 janvier 1898.



Examineurs de la Thèse

MM. CRUCHET, professeur	<i>Président.</i>
ABADIE, professeur.....	
MAURIAC, agrégé	<i>Juges.</i>
MICHELEAU, agrégé	

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS
Y. CADORET

17, RUE POQUELIN-MOLIÈRE, 17

1923

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM LANELONGUE, BADAL, PITRES, ARNOZAN, POUSSON.

PROFESSEURS

MM.	MM.		
Clinique médicale	VERGER.	Zoologie et parasitologie	MANDOUL.
id.	CASSAËT.	Médecine expérimentale	FERRÉ.
Clinique chirurgicale	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique	LAGRANGE.
id.	VILLAR.	Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	DENUCÉ.
Pathologie et thérapeutique générales	CRUCHET.	Clinique gynécologique	BÉGOUIN.
Clinique d'accouchements	RIVIÈRE.	Clinique médicale des maladies des enfants	MOUSSOUS.
Anatomie pathologique et microscopie clinique	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale	DENIGÈS.
Anatomie	PICQUÉ.	Physique pharmaceutique	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clinique des malad. exotiques	LE DANTEC.
Physiologie	PACHON.	Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	W. DUBREUIL H.
Hygiène	AUCHÉ.	Pathol. ext. et chirurg. opératoire et expériment.	GUYOT.
Médecine légale et déontologie	N.	Clinique des maladies nerveuses et mentales	ABADIE.
Physique biologique et clin. d'électricité médicale	BERGONIÉ.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie	MOURE.
Chimie	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée	BARTHE.
Botanique et matière médicale	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie	SELIER.
Pharmacie	DUPOUY.		

MM. PRINCETEAU (Anatomie). — LABAT (Pharmacie). — CARLES (Thérapeutique et pharmacologie).
PETGES (Vénérologie).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie et embryologie.....	VILLEMIN.	Médecine générale.....	MICHELEAU.
Histologie.....	LACOSTE.	id.....	BONNIN.
Physiologie.....	DELAUNAY.	Maladies mentales.....	PERRENS.
Anatomie pathologique.....	MURATET.	Médecine légale.....	LANDE.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	Chirurgie générale.....	ROCHER.
id.....	N.	id.....	DUVERGEY.
Physique biologique et médicale.....	RECHOU.	id.....	PAPIN.
Chimie biologique et médicale.....	HERVIEUX.	Obstétrique.....	PERY.
Médecine générale.....	MAURIAC.	id.....	FAUGÈRE.
id.....	LEURET.	Ophtalmologie.....	TEULIÈRES.
id.....	DUPERIÉ.	Oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
id.....	CREYX.	Pharmacie.....	GOLSE.

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Clinique dentaire	CAVALIÉ.	Démonstrations et préparations pharmaceutiques	LABAT.
Médecine opératoire	N.	Chimie	N.
Accouchements	PERY.	Pathologie interne	N.
Ophtalmologie	CABANNES.	Chimie analytique	N.
Puériculture	ANDÉRODIAS.	Hygiène appliquée	N.

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes... MM. ROCHER.
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle..... GOURDON.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

La mort malgré toi fit ton rêve plus beau,
La gloire t'a donné la jeunesse immortelle.
(J.-M. DE HÉRÉDIA.)

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

La lutte que je vais engager contre la
mort pourra-t-elle jamais me faire pardon-
ner la tienne qui me donna la vie ?

A CEUX QUI M'ONT ÉLEVÉ

Qu'ils trouvent ici l'expression de ma
reconnaissance.

A MA FEMME

Plus que ma moitié, presque moi-même.

MEIS ET AMICIS

A MES PROFESSEURS

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX
ET DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL BARTHÉLÉMY

*Directeur de l'École principale du Service de Santé de la Marine,
Commandeur de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

A MONSIEUR LE MÉDECIN PRINCIPAL BROCHET

*Sous-Directeur de l'École principale du Service de Santé de la Marine,
Chevalier de la Légion d'honneur.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ MICHELEAU

*Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR R. CRUCHET

*Professeur de Pathologie et de Thérapeutique générales à la Faculté de Médecine
et de Pharmacie de Bordeaux,
Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

AVANT-PROPOS

Au moment où la thèse inaugurale vient clôturer les efforts de l'étudiant, généralement celui-ci regarde avec satisfaction la rude route qu'il a parcourue et contemple le chemin rocailleux qu'il a encore à accomplir, chemin qui s'allonge à l'infini et conduit à la Vérité.

Pendant toute la première partie de la route, il a été conduit, guidé, poussé par ses aînés qui y ont passé déjà avant lui, et à l'instant où il devra continuer tout seul, il les regrette. Qu'il nous soit permis ici d'exprimer nos remerciements à tous ceux qui ont été nos guides aux débuts de notre carrière médicale, et plus spécialement à M. le professeur Guyot, dont l'amitié toute paternelle et la science incontestée nous ont fait aimer la chirurgie; à M. le professeur Cassaët, dont la science profonde nous initia aux subtilités de la chose la plus difficile en médecine : le diagnostic; à M. le professeur Le Dantec, qui ouvrit notre cerveau à la médecine coloniale. Que tous les professeurs de la Faculté de médecine de Bordeaux trouvent ici l'expression de notre reconnaissance.

Qu'il nous soit permis aussi d'exprimer ici notre reconnaissance à nos professeurs de l'École principale du Service de Santé de la marine et des colonies, ils nous ont guidé dans nos études et toujours montré le droit chemin.

Enfin, nos remerciements vont au distingué professeur qui fut le promoteur de cette thèse. Nous savions qu'un sujet donné par lui serait peu banal et intéressant. Nous ne nous étions pas

trompé. Qu'il trouve ici l'expression de notre gratitude pour les conseils judicieux et éclairés que nous avons reçu de lui.

- Merci aussi à tous ceux qui pendant nos vacances nous donnèrent les possibilités de rassembler les éléments de ce petit travail, ceux qui nous ont aidé dans nos recherches ou qui s'y sont associés.
-

ÉTUDE

SUR

LA SORCELLERIE MÉDICALE

EN DORDOGNE

INTRODUCTION

Lorsque M. le professeur agrégé Michelean nous proposa le sujet de cette thèse, nous crûmes que ce serait chose aisée, et nous partîmes plein d'ardeur vers les collines couvertes de forêts touffues entre lesquelles la Dordogne décrit paresseusement ses méandres. Mais là la tâche devint pénible; le paysan est méfiant et n'aime pas que l'on s'occupe de ses affaires, il craint, de plus, de parler des sorciers, et il faut toute une diplomatie pour arriver à en retirer quelques renseignements intéressants. Nous avons cependant pu approcher certains de ces sorciers et les voir opérer; souvent nous n'avons pu voir que leur œuvre.

Et peu à peu, tandis que nos lectures nous montraient leurs procédés d'autrefois et que nos observations découvraient leurs procédés modernes, leur similitude se gravait de plus en plus dans notre esprit. Nous avons pu ainsi, en remontant le cours

de l'histoire, arriver à l'homme préhistorique. Au fond, depuis, rien n'a changé.

Respectant l'ordre chronologique des faits, nous avons commencé par l'étude de la sorcellerie aux débuts de l'humanité, puis nous avons montré l'évolution de forme de cette sorcellerie chez les différents peuples primitifs, puis enfin à notre époque moderne. Nous avons étudié ensuite les raisons morales et psychologiques de leur vogue. Nous avons fait la critique de leurs remèdes.

Pendant toutes nos pérégrinations en Dordogne, nous avons été surpris de la foi ardente que l'on avait en ces empiriques, et nous avons pensé qu'il serait bon de prévenir d'une façon pratique les classes paysannes du danger qu'ils leur font courir.

D'autres voix plus compétentes que la nôtre ont montré le danger et ont prôné des remèdes; puisse ce modeste travail contribuer dans une faible mesure à lutter lui aussi contre la plaie du charlatanisme.

LA SORCELLERIE ET LA MÉDECINE PRIMITIVE

L'homme a toujours aimé le merveilleux vers lequel il se sent attiré, comme l'oiseau fasciné est attiré par le phare qui brille dans la nuit. Tout enfant, lorsque son intelligence débutante commence à s'éveiller, il s'inprègne de contes féériques où évoluent des êtres de rêves ; et plus tard, lorsque son éducation, sa culture, lui ont montré l'inanité de ces fictions, il garde en son cœur les images merveilleuses de son enfance. L'humanité a toujours essayé d'expliquer l'inconnu, le pourquoi des choses, et tandis qu'une faible élite, les intellectuels et les savants, recherchaient la vérité par la route aride de la science, la masse, le peuple, se contentait d'explications simplistes, religieuses ou mystiques qui satisfaisaient pleinement son esprit peu complexe.

Les maladies, par leurs causes inconnues, leur marche mystérieuse, leurs symptômes dramatiques, ont toujours exercé la sagacité des hommes, et tandis que certains d'entre eux créaient la médecine scientifique, les autres, créant des explications à la portée du populaire, prétendaient guérir eux aussi par des moyens peu compliqués, et c'est ainsi que s'éleva la rivalité des médecins et des sorciers.

Aussi n'est-il pas étonnant que lorsque l'humanité était à ses débuts, les peuples-enfants aient cru aux explications parfois étranges que leurs sorciers et leurs prêtres leur donnaient de leurs maux.

Chez l'homme préhistorique. — Nous trouvons le sorcier aux époques les plus reculées de l'humanité. Le soleil dont le disque flamboyant était la source de toute vie, eut ses adorateurs et le

sorcier prenait bien soin de faire enterrer les cadavres de la horde la face tournée vers l'Orient. Aussi loin que nous remontons dans les origines de l'homme, nous retrouvons ce souci de mourir face à l'astre qui crée la vie. Les fouilles récentes dans la colline de Sollutrée, près de Mâcon, nous ont montré trois cadavres enterrés ainsi, il y a quinze mille ans, à l'époque auri-gnacienne.

Le sorcier soignait les blessés ou les malades de sa tribu par des herbes aromatiques et des incantations.

Il prêtait le concours de son commerce avec les divinités, aux chasses des siens. On a trouvé dans de nombreux abris des dessins d'animaux couverts de signes bizarres ; dernièrement encore, dans la grotte de Montespan en Haute-Garonne, on a découvert des statues de terre glaise d'ours, de tigres et de chevaux couverts de signes mystérieux et lardés de coups d'épieux. Ce sont évidemment les traces de scènes d'envoûtement qui se sont passées dans ces abris, envoûtement de bêtes que l'on devait tuer le jour suivant, et le sorcier y tenait certainement le rôle principal.

A l'époque robenhausienne, des conquérants venus de l'Inde chassèrent les aborigènes et s'installèrent en maîtres dans toute l'Europe. Ils apportaient avec eux un culte des morts et de la procréation qui marqua le passage de leur invasion d'une trainée continue de dolmens et de menhirs qui s'étend de l'Inde aux confins du Finistère.

Sous leur influence, la sorcellerie devint une espèce de religion. On crut tout l'univers peuplé d'esprits malfaisants et l'on s'en protégea par des amulettes vendues par le sorcier, coquillages et pierres bariolés que l'on portait en colliers et en bracelets. C'est de là qu'est venue la croyance à l'influence des pierres sur les destinées humaines. Nous avons vu dernièrement Carnac, au musée Milne, une pierre jaunâtre percée d'un trou, provenant certainement d'un collier préhistorique et qui avait la réputation dans le pays de guérir les maladies d'yeux.

Le sorcier devenu plus expert dans son sort de guérison se mit à faire des opérations chirurgicales. La plus indéniable est

la trépanation. Un grand nombre de crânes dans nos divers musées préhistoriques en portent des traces évidentes et certains d'entre eux montrent des signes de guérison post-opératoire. Il est probable que cette opération était pratiquée pour faire sortir l'esprit malin logé dans le cerveau de quelque dément ou épileptique.

Et à travers les âges, tandis que le culte primitif du Soleil se propageait jusqu'à nous par Osiris et Apollon pour devenir le culte de l'Ostensoir dans la religion chrétienne, le sorcier moderne est resté le même que celui d'autrefois avec ses incantations, ses herbes magiques et la croyance en son pouvoir merveilleux.

En Égypte. — D'après la légende, Thoth, encore appelé Hermès, avait enseigné aux premiers Égyptiens en même temps que le langage articulé, l'écriture, la géométrie, l'arithmétique et l'astronomie cette chose indispensable qu'est la médecine. On conservait de ce personnage fabuleux six gros ouvrages qui formaient une encyclopédie médicale complète sur l'anatomie, la pathologie générale, la chirurgie, la thérapeutique, l'oculistique, la gynécologie.

C'est dans ces ouvrages, dans les traditions orales et dans les papyrus médicaux qu'étudiaient les trois espèces de médecins accrédités :

Le médecin ordinaire ;

Le prêtre rebouteur ou saou ;

Le prêtre du séchet ou exorciseur.

Nous voyons donc qu'il existait à côté des médecins ordinaires, ayant fait leurs études dans les écoles d'Héliopolis ou de Memphis, des rebouteurs et des sorciers à caractère religieux. Le médecin ordinaire, d'ailleurs, devait avoir recours aux incantations s'il voulait guérir son malade. Les papyrus médicaux que nous possédons nous apprennent que toute administration de médicaments devait être accompagnée de paroles qui devaient renforcer son effet en exorcisant l'esprit malin, cause de la maladie.

Le papyrus de Leyde nous donne l'incantation suivante qui devait accompagner tout purgatif : « O démon qui loges dans le ventre d'un tel, fils d'une telle, ô toi dont le père est surnommé « celui qui abat les têtes » dont le nom est « maudit pour l'éternité », fuis ! »

Le prêtre rebouteur devait donner ses soins pour toutes les fractures, luxations ou entorses. Il devait avec des aides réduire les fractures et les maintenir en place par des bandelettes appropriées. Il n'était pas responsable des insuccès.

Quant au prêtre du séchet, on lui abandonnait tous les incurables, tous les nerveux, tous les déments, ceux pour qui on ne pouvait rien faire. Par ses incantations il devait chasser de leur corps le mauvais esprit qui n'en voulait pas sortir.

En dehors de ces trois corps constitués, la sorcellerie était interdite, et tout sorcier reconnu était passible de la peine de mort.

Chez les Hébreux. — Les sorciers formèrent au début une espèce de sacerdoce héréditaire qui se transmettait de père en fils. Sous la poussée des religions naissantes, ils se transformèrent en lévites et pourchassèrent alors leurs anciens confrères les sorciers qui n'avaient pas voulu suivre le mouvement, les mechasaph, et on les condamna à mort. L'*Exode* l'exprime en disant :

Maleficos non parieris vivere (1).

Cependant la sorcellerie resta toujours en honneur, et les Hébreux, après la destruction de Jérusalem, la répandirent dans le monde.

Ils crurent que la Bible avait un sens caché, et au moyen de trois opérations : thémorah ou permutation, notarikon ou signe, gémétrie ou géométrie, ils obtinrent un recueil de formules : *La Kabale*. Ces formules kabalistiques devinrent la base de la sorcellerie de tout le Moyen-Age.

(1) *Exode*, XXII, v. 18.

Chez les Grecs. — Avant Hippocrate, toute maladie était considérée comme un maléfice et l'on avait recours aux incantations des sorciers pour la guérir.

Ceux-ci composaient une espèce de sacerdoce fort bien organisé avec deux temples, l'un à Eleusis, l'autre à Samothrace. Ils avaient leurs hôpitaux, les Manteions, où ils soignaient leurs malades.

L'idée de sorcellerie est si bien mêlée à l'idée de médecine que le mot « manganon » signifie à la fois médicament et filtre magique.

Chez les Celtes. — La médecine était tout entière aux mains des prêtres. C'étaient eux qui, en cas de maladie, devaient faire l'échange de la vie d'un esclave contre la vie du patient, ou celui de la vie d'un prisonnier contre celle d'un guerrier.

Le gui, plante sacrée parce qu'elle représentait par sa graine le culte de la procréation, passait pour guérir l'épilepsie : *morbus sacer*.

La véritable sorcellerie était pratiquée par des prêtres inférieurs, les Ovates, qui étaient soumis aux ordres des grands prêtres.

Chez les Hindous. — Il y a quatre mille ans, le peuple Arya descendit du Plateau du Pamir, et, par les défilés de l'Himalaya, vint s'établir dans les vallées du Gange et de l'Indus, en chassant devant lui les indigènes. Industrieux et déjà civilisés, ils eurent tôt fait de conquérir toute la presqu'île de l'Inde.

Ils nous ont laissé un grand nombre de chants et d'hymnes réunis en quatre livres nommés *Védas*. Ce sont : le *Rig-Véda* ou *Livre des hymnes*, le *Sama-Véda* ou *Livre des chants*, le *Yajur-Véda* ou *Livre d'adoration* et l'*Atharva-Véda* ou *Livre des incantations*. Ces hymnes, écrits dans un sanscrit barbare et archaïque, n'ont pas été encore tous traduits. Ceux dont la traduction est la plus complète sont le *Rig-Véda* et l'*Atharva-Véda*. Ils nous permettent de nous rendre compte de ce que devait être la médecine à cette époque reculée.

Toute maladie était une manifestation de la colère divine et causée par un esprit malin logé dans la partie malade. Il fallait donc l'en faire sortir par des incantations, en appelant à l'aide les dieux médecins et les plantes appropriées, dons du ciel pour guérir les maladies.

Les dieux médecins étaient les deux Aṇvins, tous deux fils de Surya (le soleil) et de Saran'Yu (le vent). Ils représentaient la lumière du soleil et l'on prétendait qu'ils marchaient devant lui pour l'obliger à revenir tous les matins, comme tous les matins la lumière du soleil précède son apparition. Ils étaient donc la luminosité qui éclaire le monde, la source de la vie, et c'est pourquoi on les invoquait. Pour cela on leur donnait les épithètes que l'on jugeait leur devoir être plus agréables.

« Puissants Aṇvins, divinités secourables, dieux médecins (1) — généreux protecteurs, médecins qui avez des remèdes (2) — vous qui faites la force des hommes, médecins bienfaisants. » (3).

Pour aider les Aṇvins dans leur lutte, on faisait usage des plantes. Le *Rig-Véda* célèbre longuement leurs louanges.

« Celui chez qui l'on trouve, tel un prince avec ses dignitaires, l'essaim réuni des plantes, celui-là est un médecin habile, dompteur des maladies et des esprits malins. »

Le sorcier était, aux premiers âges, le père de famille, puis peu à peu cette fonction échut aux prêtres guérisseurs. Ils formèrent de véritables associations de médecins religieux estimés et respectés. Ils avaient créé des exorcismes simples qui faisaient fuir la maladie. Nous trouvons dans l'*Hymne de Vivr'ha* :

« De tes yeux, de tes oreilles, de tes lèvres, de ta cervelle, de ta langue, j'enlève la maladie qui attaque la tête. De ton col, de tes nerfs, de tes os, de tes jointures, de tes épaules, de tes bras, j'enlève la maladie qui attaque le haut du corps. » (4).

(1) *Rig-Véda*, livre 8, hymne 18, strophe 8.

(2) *Rig-Véda*, livre 1, hymne 187, strophe 6.

(3) *Rig-Véda*, livre 8, hymne 75, strophe 1.

(4) *Rig-Véda*, livre 8, hymne 8, strophe 21. Dans *Religion Védique*, d'après les *Hymnes de Rig-Véda*. Traduction Bargaigue. Bibliothèque des Hautes-Études.

Le malade guéri était tenu de payer son médecin en nature : chevaux, bœufs, moutons.

Nous voyons donc que partout la première thérapeutique a été celle des incantations des sorciers, puis elle céda la place à une médecine religieuse aux mains des prêtres médecins, enfin, sous l'influence d'hommes de génie tels qu'Hippocrate et Galien, la médecine se dégagait peu à peu de sa gangue religieuse.

Et malgré tout le chemin que l'humanité a parcouru depuis ses origines, nous retrouvons en plein ^{xx}^e siècle les mêmes figures qu'il y a cent mille ans ; on retrouve un peu partout le sorcier tel qu'il existait à l'époque préhistorique, avec ses incantations, ses amulettes, ses fétiches ; et le prêtre du séchet des Égyptiens se retrouve encore en Dordogne sous les traits du prêtre exorciseur. La foi naïve du peuple en ses guérisseurs, ses rebouteurs, ses sorciers est restée la même qu'aux premiers âges, la parole de Sully-Prudhomme restera éternellement vraie : « Les hommes sont de grands enfants et les enfants des petits hommes. »

LA SORCELLERIE MODERNE

Actuellement, le nombre des sorciers est encore très grand ; chaque ville en possède, mais ils sont surtout nombreux dans les campagnes. Représentant, comme les prophètes, un produit inférieur de la crédulité populaire, le nombre et la confiance qu'ils inspirent est en proportion du développement intellectuel du pays où ils exercent. Ils sont plus nombreux là où le pays est le plus arriéré. On les trouve donc surtout dans les contrées accidentées, de communications difficiles, là où la nature ingrate empêche l'homme de communiquer facilement avec ses semblables et de se développer ainsi l'intelligence. On les trouve en grand nombre en Bretagne, en Corse et dans les Pyrénées.

Leur vogue provient de nombreuses raisons.

Elle tient d'abord à la croyance populaire en leur pouvoir surnaturel. L'homme a toujours cru qu'il y avait des êtres en contact avec des forces qu'il ne pouvait concevoir. Les rois autrefois, au sortir de leur sacre, avaient la faculté de guérir les écrouelles par la simple imposition des mains. Le sorcier, lui, a un pouvoir à peu près infini, puisqu'il est en contact avec des forces extra-terrestres. On peut donc tout lui demander, la guérison d'une tuberculose aussi bien que l'obtention d'une bonne moisson. Nul médecin n'a un pouvoir aussi étendu. On a en lui une foi aveugle. Le paysan s'en défend bien et se moque de ses voisins qui vont le voir, ce qui ne l'empêche pas d'y courir lui aussi à la première occasion ; il exécute ponctuellement ses prescriptions et s'il n'obtient aucun effet c'est qu'il a dû oublier quelque chose.

Cette confiance inébranlable est entretenue par les récits de guérisons où l'esprit de chacun des narrateurs ajoute une parcelle de merveilleux. Un simple fait banal, une coïncidence fortuite devient peu à peu un miracle voulu par le sorcier. Cette foi est encore accrue aux époques où l'homme est acculé par la misère ou par la peur à rechercher un secours surnaturel. Toutes les périodes de guerre, de famine, d'épidémies ont été accompagnées d'une recrudescence de mysticisme et de sorcellerie.

Un autre sentiment qui pousse l'homme à voir le sorcier, c'est la vanité. Il ressent une très grande fierté d'approcher l'un de ces êtres qui détiennent le surnaturel. Il semble au malade que cet homme va faire descendre en lui comme une émanation de son pouvoir, un peu de cet inconnu merveilleux que le malade ne peut concevoir. Guéri, il aura donc en lui une parcelle de surnaturel, quelque chose d'indéfinissable et que les autres hommes ne peuvent posséder.

Une des raisons, et non des moindres, qui poussent aussi le paysan à aller voir le sorcier, c'est l'avarice. Théoriquement, ce dernier doit guérir gratuitement ; pratiquement, on lui donne ce que l'on veut et l'on paie toujours sa consultation moins cher que celle d'un médecin.

Le sorcier sait très bien que toute son influence tient uniquement en la croyance en son pouvoir mystérieux et il essaie par son costume, par ses manières, ou par la « mise en scène », de s'entourer d'une atmosphère de surnaturel. Il connaît son public, composé de paysans comme lui, et il sait la façon de lui parler et de faire son petit effet. Le diagnostic qu'il énonce avec autorité est toujours d'une simplicité de bon aloi. Le malade a « l'estomac décroché ou le cœur dépendu ; il souffre d'un rognon retourné ou d'un sang glacé. » Voilà des diagnostics que tout le monde comprend, se représente aisément et sur lesquels les imaginations pourront broder.

La thérapeutique du sorcier est toujours simple dans sa complexité voulue. Parfois il guérit lui-même par des incantations, des passes magnétiques, la suggestion verbale ou l'application

de sa propre salive. D'autres fois il préfère avoir recours aux remèdes empiriques, toujours les mêmes et qu'il emploie à tour de rôle. Le peuple voit dans cette intangibilité médicamenteuse une preuve d'intangibilité du diagnostic. Le surnaturel est ici obtenu par un cérémonial que le malade ou quelqu'un de la famille du malade devra exécuter; l'emprise du sorcier sur son malade subsistera donc hors de la présence de celui-ci.

Tous les sorciers sont-ils sincères? Il est certain que si beaucoup d'entre eux sont simplement des exploiters de la crédulité publique, d'autres sont persuadés de leur pouvoir surnaturel. Ces derniers, produits dégénérés d'une longue suite d'alcooliques, de psycasthéniques, sont des névrosés, hystériques, demi-illuminés, demi-fous que quelques guérisons opérées par suggestion ou par le fait du hasard fortifient dans leur idée qu'ils sont les prêtres du surnaturel. Leurs sommeils sont hantés de cauchemars où ils se figurent aller au Sabbat et avoir des entrevues avec Satan qui leur dicte ses ordres; et ils entretiennent ce déséquilibre mental qui leur platt par des pratiques de jeûne, des veilles prolongées ou l'absorption de drogues toxiques.

Dans les villes, on a créé à l'usage des classes riches et des intellectuels une sorcellerie à couleur scientifique : le spiritisme. Là aussi, on invoque les forces inconnues, les fluides magnétiques, on admet que certains êtres peuvent être en rapport avec quelque chose qui dépasse la compréhension humaine; des savants, et non des moindres, ont contrôlé des extériorisations, des matérialisations. C'est peut-être là la sorcellerie de l'avenir.

LES SORCIERS ET SORCIÈRES DE LA DORDOGNE

**Leurs origines. Leur aspect. Leur clientèle.
Leurs remèdes.**

La Dordogne est un pays accidenté, aux chemins de fer peu nombreux; la population y est très casanière et ne connaît généralement de la France que Lourdes où elle a fait un pèlerinage et les villages voisins où l'on va aux « frairies ». Le vin y est bon et on le boit largement. Aussi trouvons-nous dans ce pays tout l'état d'esprit désirable pour recevoir les suggestions des sorciers.

Ils se cachent en des forêts profondes ou parmi les rocs abrupts; un sorcier que l'on verrait vivre comme tous les autres paysans perdrait vite son auréole de mystère. Les atteindre est assez difficile, méfians comme tous les paysans du pays, ils craignent les visites de gens instruits, et surtout celle d'un médecin, leur ennemi héréditaire. Ils se sont entourés d'une conjuration du silence qui empêche à peu près l'étranger d'aller les inquiéter. Un sorcier recommande à ceux qu'il a guéris de ne rien dire de ce qu'ils ont vu ou entendu, et dans ce pays où les langues marchent vite on peut être certain que toute indiscretion parviendrait rapidement aux oreilles du sorcier. La colère de ce dernier pourrait faire revenir la maladie qu'il avait extirpée, ou frapper d'autres maux encore plus effrayants ceux qui n'auront pas su se taire. On se tait donc, par crainte des représailles.

Le seul moyen de faire une enquête sur eux, c'est d'aller les voir soi-même. Pour cela, il faut se faire conduire par un ancien

client du sorcier, ou aller à certains jours dans une auberge désignée, et là on trouve généralement un enfant qui, à travers le dédale de la forêt, vous mène vers la mesure mystérieuse.

Leurs origines. — Quant à les faire parler d'eux-mêmes, c'est chose à peu près impossible. On se heurte à une volonté bien arrêtée de ne pas dévoiler leur personnalité d'hommes. Nous avons pu cependant, après bien des efforts de diplomatie et en faisant parler les paysans, reconstituer les origines de deux d'entr'eux.

OBSERVATION I (personnelle).

Pierre C..., 55 ans. Exerce depuis vingt ans la profession de sorcier dans les bois de Jumilhac.

Ses parents lui ont légué un lourd passé pathologique.

Sa grand'mère — la mère de sa mère — était épileptique. Elle mourut à l'âge de 53 ans des suites de brûlures qu'elle s'était fait en tombant dans l'âtre.

Sa mère, hystérique et atteinte de tics nerveux, avait des crises très fréquentes. Elle mourut à 42 ans, épuisée par le rude travail des champs, d'une maladie rapide et mystérieuse qui semble bien être la granulie.

Son père, cultivateur, était alcoolique. Il mourut à 54 ans d'une congestion due au froid qui le frappa sur le bord d'une route où il s'était endormi au sortir du cabaret. A la fin de sa vie, il voyait, paraît-il, des bêtes noires qui le poursuivaient.

Il a eu quatre sœurs et deux frères, tous en mauvaise santé. Plusieurs sont morts de tuberculose.

Lui-même est venu le septième enfant; rachitique dans son enfance, il lui en reste les deux jambes arquées et une démarche en canard qui complète fort bien l'aspect fantastique qu'il se donne. Il se présente comme un paysan dont il a le costume et les manières, mais il s'en différencie par un regard lumineux, brillant, extatique. Il exerce son métier de sorcier parce que c'est un don qu'il a reçu du ciel et dont il doit faire profiter l'humanité.

OBSERVATION II (personnelle).

François F..., 62 ans. Exerce depuis l'âge de 42 ans la profession de sorcier.

On ne trouve rien à signaler dans ses antécédents. C'est un rude paysan aux mains noueuses; il a reçu de son père qui exerçait le métier de sorcier avant lui et qu'il aidait dans son ministère, une liste de remèdes et la pratique des incantations. Il a un regard clair qui cherche celui du malade et agit par demi-hypnotisme.

On trouve souvent dans les antécédents des sorciers de tous les pays, comme dans ces 2 cas ou bien un ensemble de faits, une atmosphère familiale, qui semble désigner l'élu à un pouvoir mystérieux; ou simplement l'enseignement antérieur d'un parent qui était sorcier lui-même. Les faits qui semblent désigner le nouveau guérisseur se rapportent généralement soit aux nombres 3 et 7, soit à des faits qui tiennent du miracle. Il est né le 3^e d'une famille de 7 enfants ou le 7^e et dernier enfant, ou encore la date de sa naissance a été le 7^e jour du 3^e mois. L'humanité a toujours cru à l'influence de ces chiffres sur ses destinées. Parfois aussi des faits soi-disant miraculeux ont accompagné sa naissance: la foudre est tombée quand il est né; la chouette est venue hululer autour de la maison pendant cette nuit-là. Toute l'enfance du futur sorcier a été bercée par l'espoir formulé par toute la famille qu'il deviendrait une espèce de grand homme, et il a fini tout doucement par se persuader qu'une parcelle de surnaturel était en lui.

Très souvent aussi la sorcellerie se lègue de père en fils. Certaines familles ont exercé ce métier ainsi pendant plusieurs générations. Le docteur Cabanès signale une famille Jollans qui, à Sillons, dans l'Isère, exerce depuis deux siècles le métier de sorcier (1).

(1) Dr^s Cabanès et Barraud, *Remèdes de bonnes femmes*.

Leur aspect. — La plupart d'entre eux ne se distinguent pas à première vue du premier paysan venu. Ils exercent généralement, en plus de leur métier de sorcier, un métier manuel : cultivateur, jardinier, forgeron ou maréchal-ferrant. Cependant, on les distingue presque tous à leur fixité, à l'éclat de leur regard qui fascine le malade.

Certains, par la bizarrerie de leur accoutrement, leur allure extravagante et l'étrangeté de leur vie, s'entourent d'une atmosphère de mystère.

Voici représenté le sorcier de Prémilhac tel que l'a vu M. Le Roy et tel qu'il nous le décrit dans son *Moulin du Frau* :

« Il était habillé d'un pantalon à pont-levis en laine, d'un vieux gilet à fleurs boutonné carrément jusqu'au col et garni de deux rangées de boutons, polis et brillants. Avec ça, il avait un gipou (sorte d'habit) de grosse étoffe bleue de Miremont. Dans les pans écourtés de cet habit-veste, deux larges poches lui servaient à mettre des herbes et ses affaires de sorcier. Sa tête, garnie de longs cheveux blancs frisés, était couverte d'un bonnet de laine brune ramené en avant comme ceux de la République que l'on voit sur les anciens sous du temps. »

Les sorcières. — Elles sont nombreuses en Dordogne. Tout leur savoir leur vient généralement d'une autre sorcière qui leur a transmis ses secrets. Leur pouvoir tient beaucoup à l'aspect diabolique qu'elles se donnent; ce sont généralement de vieilles mégères à la peau parcheminée, aux doigts squelettiques, au nez crochu, au regard sombre.

Leur clientèle. — Certains sorciers ont une réputation qui s'étend très loin et ont une clientèle considérable. Celui qui habite près de Berbiguières a une telle autorité sur tout le pays qu'il est appelé « le maître de Berbiguières ». Une sorcière qui exerce à La Tire, près de Daglan, a une réputation qui s'étend à tous les départements voisins.

Il ne faudrait pas croire que cette clientèle est composée exclusivement de paysans, des châtelains des environs, des

bourgeois des villes voisines vont parfois voir le sorcier ou la sorcière. Ce sont de vieux beaux qui voudraient encore avoir l'ardeur de la jeunesse, de jeunes femmes neurasthéniques, des hystériques qui reviendront peut-être guéris, tous ceux qui ne croient plus aux remèdes des hommes et qui espèrent être guéris par le surnaturel; tout ce que l'humanité compte de déchet moral ou physique se rencontre là.

Pour attirer cette clientèle et calmer les frayeurs que leurs pratiques pourraient faire naître, la plupart des sorciers et des sorcières font entrer dans leurs mystères un peu de religion, et dans ce doux pays de Dordogne, où il est de bon ton d'afficher des idées cléricales, cela suffit à inspirer confiance. La sorcière tous les dimanches va à la messe, et le sorcier joint à son arsenal thérapeutique, parmi les incantations, les messes, les lectures d'Évangile, les *Pater* et les *Ave*. Il y met aussi l'eau de toutes les fontaines saintes des environs, et les malades iront en pèlerinage y boire et se trouveront soulagés.

Leurs remèdes. — Il est hors de doute que les sorciers obtiennent un certain nombre de guérisons; vouloir les nier serait mettre en doute la bonne foi de toutes les générations qui nous en ont parlé; leur vogue, la réputation de certains d'entre eux prouvent qu'ils peuvent faire du bien.

Si nous considérons l'ensemble de leurs remèdes nous voyons qu'ils peuvent être classés en trois catégories :

La suggestion;

Les plantes;

Les moyens empiriques.

La suggestion. — Les guérisseurs excellent à faire de la suggestion. Névrosés eux-mêmes, hystériques, beaucoup d'entre eux jouissent de la faculté de lire dans la pensée d'autrui. Ceux qui ont cette faculté en usent largement, et le paysan est tout tremblant de voir que le sorcier qu'il ne connaît pas connaît jusqu'à ses pensées les plus intimes.

Le sorcier met tout en œuvre pour s'entourer d'une atmosphère de mystère qui prépare l'esprit du malade et le rend

propre à recevoir les suggestions qu'il lui imposera. Sa chaumière est toujours seule dans les bois ou à une grande distance des autres maisons ; on doit marcher pendant quelque temps dans une solitude absolue déprimante pour le système nerveux, avant d'y arriver.

Là, le paysan est frappé par l'aspect diabolique du sorcier, par son accoutrement bizarre ; il est subjugué par le magnétisme de son regard, l'autorité de sa voix, et des passes magnétiques savantes, des incantations bizarres achèvent de lui enlever le peu de personnalité qui lui reste.

Les incantations des sorciers de la Dordogne sont des formules baroques où se mêlent certains mots à consonances latines avec d'autres dénués de sens, formés de syllabes gutturales.

La suggestion agit merveilleusement sur des esprits simples, facilement impressionnables, c'est pourquoi la clientèle du sorcier est surtout composée de paysans, de femmes et d'enfants. Certains, cependant, ont un pouvoir de suggestion qui peut atteindre les personnes cultivées comme le prouve bien l'observation suivante :

OBSERVATION III (personnelle).

Étant dans un château des environs d'un bourg nommé Campagne, nous apprîmes que parmi de nombreux invités se trouvait M^{me} T..., qui arrivait de Paris, atteinte depuis plusieurs jours d'un zona. Son docteur, à Paris, lui avait recommandé des poudrages au talc, et surtout de la patience.

Comme elle souffrait d'un prurit intense elle se décida à nous le montrer. Nous vîmes l'éruption classique de bulles disposées en corymbes sur un fond érythémateux ; ces bulles perlées, et brillantes, de grosseur variant de la dimension d'une tête d'épingle à celle d'une lentille, faisaient le tour de l'hémithorax droit en suivant le trajet du 8^e espace intercostal. Il n'y avait pas de fièvre. Nous lui fîmes prendre quelques cachets de valérianate de quinine et de pyramidon en parties égales, lui recommandâmes de grands poudrages.

Quelques jours après se présentait au château une vieille paysanne qui demandait à voir la « dame qui avait un zona ». Comme nous l'avons déjà dit, en Dordogne les langues marchent vite et tout le pays savait qu'il y avait parmi nous une dame qui avait un zona. Elle lui proposa de la guérir séance tenante.

Voici la scène qui se passa dans la salle à manger :

La sorcière sortit d'une poche de son jupon deux bougies et un paquet d'herbes sèches, qui devaient être, autant que nous pûmes nous en rendre compte, de la lavande. Elle alluma ses deux bougies en deux bougeoirs au centre de la table; entre les bougeoirs, elle disposa ses herbes en forme de croix; elle fit fermer les volets et recommanda aux rares assistants de la scène (nous étions quatre) le silence et l'immobilité.

Alors elle s'avança tout contre M^{me} T... et lui posa la main sur les vêtements à l'endroit du zona en proférant à voix basse des incantations. Puis elle la regarda fixement dans les yeux pendant une dizaine de secondes, sans bouger et sans prononcer un mot; le silence pesa sur nous, nous causant un malaise indéfinissable. Le visage de la sorcière sortait seul de l'ombre et la lueur tremblotante des bougies faisait courir sur sa peau parcheminée des ombres fugitives et fantastiques.

Puis marmottant de nouveau des incantations, elle posa la main sur la croix faite de ses herbes; elle les réunit en un faisceau et les mit dans la main de M^{me} T... Elle lui dit alors : « Grimpez sur mon dos et répondez-moi : le zona. » La malade lui grimpa sur le dos et la sorcière, avec son fardeau, se tourna vers les quatre points cardinaux en demandant chaque fois : « Qu'est-ce que je porte? » et M^{me} T... répondait sans rire : le zona.

Alors, la sorcière nous dit : « Brûlez ces herbes, car c'est dedans qu'est la maladie. » Nous les jetâmes dans la cheminée. Quand elles ne furent plus qu'un petit tas de cendres, la vieille éteignit ses bougies et fit ouvrir les volets, et les quatre assistants qui avaient eu le sourire aux lèvres pendant toute l'opération purent voir, avec le sentiment complexe d'horreur et de curiosité qu'entraîne le surnaturel, que le zona avait disparu. Il n'en restait plus qu'un petit piqueté hémorragique qui disparut le jour suivant.

D'autres fois, la suggestion est obtenue par la peur. Le comte de Taillefer nous raconte dans ses *Antiquités de Vésone* cette scène à laquelle il a assisté :

« Le malade présente sa plaie ; le sorcier, resté à une distance convenable, court sur lui, une hache à la main, en faisant des grimaces et des contorsions épouvantables. Lorsque cet empirique est arrivé auprès du malade effrayé, il laisse tomber son arme, se met à genoux, nu-tête, récite quelques prières, profère quelques paroles mystérieuses, fait quelques signes au patient et disparaît. » (1).

La suggestion peut aussi s'exercer par l'intermédiaire du prêtre, le remède donné par le sorcier ne deviendra efficace que si un certain nombre de messes ont été célébrées auparavant. Ainsi, à l'influence mystérieuse du sorcier, s'ajoute celle sanctifiante du prêtre qui devient, sans s'en douter, un aide du sorcier. Comment la maladie résisterait-elle à ce double exorcisme ?

Les sorciers guérissent aussi les verrues par suggestion. Nous avons pu le contrôler nous-même comme le montre l'observation suivante.

OBSERVATION IV (personnelle).

Étant à Rouffignac, près de Monbazillac, un fermier nous fit voir la main de son enfant et nous assura que le lendemain matin les verrues qu'il y avait auraient disparu.

A l'examen de cette main droite, nous vîmes, sur le dos de la première phalange de l'index, une verrue de la grosseur d'une lentille ; l'annulaire de la même main portait sur son bord externe une verrue de même taille. Les verrues n'étaient pas infectées.

Le lendemain matin, l'enfant revint nous voir pour nous montrer qu'elles avaient toutes deux disparu. Dans la nuit, il avait été avec son père dans un champ spécial, et regardant le croissant de la nou-

(1) Comte Wilgrin de Taillefer, *Antiquités de Vésone*, t. I, *Superstitions druidiques et autres du territoire prétoorien*.

velle lune, il s'était agenouillé et avait frotté neuf fois ses verrues avec de la terre. Dans la nuit, les verrues avaient disparu.

Le remède leur avait été enseigné par un vieux sorcier qui habitait les bois des environs.

La disparition des verrues est une intervention que tout sorcier sait pratiquer. Leurs méthodes sont très différentes suivant les pays; à Saint-Jean-de-Cole, on doit regarder sa main déformée par les excroissances, puis, avec un rite particulier, enterrer certaines herbes. Quand ces herbes pourrissent, les verrues disparaissent. Nous retrouvons là la vieille idée de Paracelse du transport de la maladie d'un homme à une plante ou à un animal. D'autres guérisseurs enduisent les verrues de leur salive et promettent la guérison dans quelques jours.

Ces cas ne sont pas extraordinaires. Brocq signale des guérisons de verrues par suggestion; le docteur Gilbert (de Paris) a réussi chez lui à guérir les verrues d'un enfant en les humectant avec de l'eau ordinaire (1). Filliatre, dans son livre sur l'hypnotisme et la suggestion, nous parle de la possibilité de cette thérapeutique et nous en donne de nombreux exemples.

Mais où le sorcier réussit le mieux, c'est là où le terrain est prêt pour la suggestion : les neurasthéniques, les hystériques, les débiles mentaux, et ils sont nombreux à la campagne. Les guérisons qu'ils opèrent sur de tels sujets ont l'allure de véritables miracles.

OBSERVATION V (personnelle).

Dans la commune de Liorac habitait, en juillet 1923, une femme T..., métayère, âgée de 48 ans, neurasthénique, qui depuis plus d'un an n'avait pas voulu se lever. Tout effort, même le plus minime, lui était insupportable; elle vivait dans une demi-obscurité continue, et ne cessait de geindre et de larmoyer.

(1) D^{rs} Cabanès et Barraud, *Remèdes de bonnes femmes*, p. 223.

Un sorcier vint la voir et après quelques passes magnétiques lui suggéra qu'elle pouvait se lever. Dominée par l'autorité de sa voix et par la fixité de son regard, elle se leva, et depuis lors vaque à ses occupations.

Les récits merveilleux des paysans concernant les sorciers abondent en paralysies hystériques guéries, en aveugles qui ont revu la lumière du jour, en muets qui se sont mis à parler, pauvres déchets humains dont une partie du système nerveux trop sensible a été frappée d'inertie et en qui le sorcier a fait descendre la foi qui guérit.

Si bien souvent la thérapeutique du sorcier guérit par suggestion, souvent aussi cette même suggestion peut amener de véritables désastres.

C'est ainsi que beaucoup de paysans de la Dordogne, lorsqu'ils ont un abcès, un furoncle, un anthrax ou un panaris, au lieu d'aller trouver le médecin, qui d'un coup de bistouri fera sortir le « fi » ou pus, préfèrent aller trouver le guérisseur qui avec des incantations, des passes magnétiques obligera le mal à s'extérioriser.

Toutes les congestions pulmonaires, les rhumes, les gripes, les coryzas, sont dus à « l'encontre d'air », tandis que les rhumatismes, la goutte, le lumbago, sont des « rencontres de terre », c'est-à-dire des maladies que l'on a attrapé par contact avec le sol et non comme les autres en respirant de l'air. Pour les guérir, il faut aller trouver la « défaiseuse d'encontres ». C'est une sorcière de seconde catégorie et que l'on paie moins cher que les véritables sorcières. On leur apporte généralement deux bouteilles de vin dont l'une doit servir de paiement. Dans l'autre, la guérisseuse jette des brindilles enflammées, elles s'éteignent au contact du vin en produisant des sifflements; après quelques incantations et signes de croix, le liquide est devenu un remède magique et le malade n'aura qu'à le boire pour être guéri.

Certains sorciers de la Dordogne ont la réputation de guérir même à distance, pourvu qu'on leur apporte un objet ayant appartenu au malade. Il y a vingt ans, à la Gourgousse-Saint-

Paul, un vieux guérisseur avait remarqué que la fièvre paludéenne pouvait être tierce ou quarte, et il prédisait ainsi aux paludéens, de loin, à leur grand étonnement, quand leurs accès de fièvre reviendraient. A Saint-Astier, on cite une socière qui guérissait en demandant des renseignements sur le malade et en tenant à deux mains un vêtement lui ayant appartenu. A Léguaillac-de-Lauche, une sorcière guérissait sans quitter son lit.

Le rôle de la suggestion n'est donc pas niable et tout homme y est plus ou moins sensible. L'homme, même lettré et cultivé, est suggestible, car sa vie même n'est qu'une longue suite de suggestions, suggestions qui lui viennent de ses ancêtres, de ses parents, de tous ceux qui l'entourent. C'est donc une arme dont personne ne peut affirmer être à l'abri, c'est pourquoi c'est celle du sorcier la plus employée et la plus efficace. Et si cette thérapeutique fait perdre un temps précieux là où un médecin pourrait être utile, nous reconnaitrons au moins que la suggestion est la moins dangereuse des panacées universelles.

Cette thérapeutique qui a des effets si surnaturels, admet-elle des causes mystérieuses ? Est-elle propre au sorcier ou tout autre individu agissant de même pourrait-il guérir tout comme lui ? Il semble, à première vue, que l'atmosphère de mystère dont s'entoure ce dernier soit nécessaire à la suggestion. Cependant des médecins ont réussi couramment dans leurs cabinets ou à l'hôpital à provoquer des suggestions qui ont guéri leurs malades.

Le docteur Beaunis a réussi à produire de la vésication (1), le docteur Voisin guérit de même une malade d'aménorrhée (2), le docteur Liébault soigne avec succès par suggestion des incontinenances d'urine (3), le docteur Bernheim a pu régulariser des règles (4), le docteur Burot faire cesser une constipation opi-

(1) Société de physiologie, séance du 28 juin 1885.

(2) Société médico-psychologique, séance du 29 novembre 1886.

(3) Docteur Liébault, *Revue de l'hypnotisme*, t. I, p. 71,

(4) Docteur Bernheim, *Revue de l'hypnotisme*, t. II, p. 138.

niâtre datant de trente-cinq ans (1)*. Des médecins spécialisés peuvent donc guérir, eux aussi, par suggestion. Elle n'appartient donc pas qu'au sorcier.

Par quel mécanisme une idée admise par le cerveau peut-elle devenir la cause efficiente de phénomènes aussi complexes que la disparition d'un zona ou de verrues, l'apparition et la régularisation de règles, ou un brusque retour de la tonicité de la vessie? Il semble bien que ces phénomènes aient été admis parce qu'ils étaient et sans chercher à les expliquer autrement que par le merveilleux.

Cependant l'expérience de tout notre passé nous montre que beaucoup de faits inexplicables, surnaturels autrefois, sont devenus communs et reproductibles depuis que nous en savons le pourquoi. La thérapeutique par suggestion reste encore à la période de l'empirisme ; on reproduit les mêmes gestes qu'il y a cent ans et l'on obtient les mêmes résultats. Si l'on trouvait cependant par quel mécanisme la suggestion agit sur l'organisme, par quels phénomènes humoraux s'opèrent les guérisons, nous saurions l'explication de tous les miracles qui se produisent dans les lieux saints de toutes les religions, ou opérés par les magiciens et les sorciers.

Il semble bien que ces phénomènes soient très complexes, la guérison d'une paralysie hystérique ne se fait certainement pas par le même mécanisme que celle d'un mal de Pott comme on en voit de nombreux cas à Lourdes.

Il est à remarquer que ces phénomènes se produisent uniquement lorsqu'il y a un relâchement temporaire de notre volonté et de notre conscience, notre cerveau doit annihiler sa personnalité pour donner libre essor à une idée unique qui est l'idée suggérée. Il semble donc que l'influx nerveux créé par cette idée fondamentale, très faible puisque une pensée volontaire suffit à l'annihiler, emprunte une voie qui n'est pas celle normale des influx nerveux ordinaires d'origine corticale.

Il est à remarquer aussi que les guérisons obtenues semblent

(1) Docteur Burol, *Revue de l'hypnotisme*, t. III, p. 169.

être le résultat d'un combat rapide de notre vie cellulaire contre toute cause extérieure qui tente d'en rompre l'harmonie, notre organisme semble lutter pour rétablir son intégrité et détruire les causes de perturbations. C'est d'ailleurs le mécanisme ordinaire de toutes les guérisons de maladies ou de plaies, mécanisme que l'on retrouve dans toute l'échelle des êtres, depuis l'amibe jusqu'à l'homme. Mais ici la guérison s'opère avec une rapidité remarquable. Faut-il admettre que ce mécanisme à action ordinairement lente reçoit un coup de fouet par la suggestion?

L'avenir nous le dira.

Les plantes. — Les sorciers emploient souvent les plantes. Leurs connaissances en botanique sont assez vagues et l'action thérapeutique des herbes qu'ils administrent leur est à peine connue. Ce qui importe dans leur esprit, c'est la façon dont la plante a été cueillie.

Généralement, le sorcier en renouvelle la provision tous les mois, dans la nuit où le mince croissant de la nouvelle lune paraît; il doit alors, après avoir récité une incantation ou un *Pater*, marcher à reculons et cueillir les herbes qu'il jugera bonnes.

La posologie de ces plantes est presque toujours réduite à des tisanes ou à des macérations. Les guérisseurs connaissent cependant les propriétés de quelques-unes d'entre elles.

Les tisanes de camomille sont employées comme stomachiques; celles de chiendent, de fleurs de genêts ou de queue de cerises comme diurétiques. Contre la fièvre et les insomnies persistantes on emploie l'infusion de tilleul. L'ail est un vermifuge employé dans toute la Dordogne; parfois le sorcier en frotte le nez ou les tempes de l'enfant qui rend des vers, d'autres fois une petite gousse d'ail introduite dans l'anus aura raison des oxyures qui s'y trouvent.

Le gui en infusion a la réputation de guérir l'épilepsie. Nous retrouvons là une vieille tradition de l'époque préhistorique. La pomme de terre bouillie et écrasée est très employée par le sorcier comme cataplasmes. Dans les affections pulmonaires, ils

font souvent faire des tisanes avec de la bourrache, de la guimauve, de la sauge ou du lierre terrestre.

En somme, le bagage botanique du sorcier est peu varié, cependant, le paysan préfère y avoir recours plutôt qu'aux remèdes du pharmacien. Le peuple a toujours aimé la médecine par les plantes, par les simples, comme il le dit lui-même, parce qu'elles représentent pour lui quelque chose qui a été vivant et doit donc être plus facilement assimilable. De plus, on prépare soi-même le remède, et cela inspire confiance.

Les moyens empiriques. — Ils sont innombrables et offrent un vaste champ à l'imagination fertile du sorcier. Quand celui-ci ne sait pas quel remède donner, il invente et ordonne toujours avec gravité et componction.

Cependant quelques-uns de ces remèdes tirés de l'expérience peuvent être efficaces, comme le montre l'observation suivante.

OBSERVATION VI (1).

G .., domestique de ferme à Prémilhac, souffrait depuis deux ans de crises douloureuses de rhumatisme articulaire chronique dont le sorcier, en dépit de tous ses remèdes, n'avait pu le guérir. Un jour que l'on avait cuit le pain celui-ci essaya un nouveau remède, il fit déshabiller son malade, puis le roula dans plusieurs couvertures et l'étendit finalement sur des claies dans le four, en lui maintenant la tête à l'air libre.

Au bout d'une demi-heure, il l'en tira. Le malade était couvert de brûlures du deuxième degré très étendues; on le porta dans son lit. Pendant quatre jours, il eut une fièvre très élevée et but une tisane préparée par le sorcier. Au bout de ce temps, il put se lever et depuis il n'a pas souffert de rhumatismes.

L'observateur qui rapporte l'histoire ne note pas si une bonne néphrite ne s'en suivit pas.

(1) D'après M. Le Roy, in *Moulin du Frau*.

Cette thérapeutique doit être assez répandue, car en été 1920, un petit entrefilet dans les journaux de la Dordogne relatait la mort d'un vieillard que l'on trouva complètement desséché dans un four. Il avait commis l'imprudence de se soigner seul, avait du perdre connaissance, et tout doucement la chaleur du four l'avait tué.

La guérison des rhumatismes par l'air chaud est une médication courante, aussi n'est-il pas étonnant qu'employée ainsi en grand elle réussisse.

Tous les sorciers de la Dordogne déclarent aussi que la gale se guérit en allant se rouler nu dans une chènevière le jour de la saint Jean. Nous retrouvons là la pratique de la frotte pratiquée encore il y a quelques années, mais ici elle se pratique jusqu'au sang.

Contre l'anémie un remède merveilleux est composé avec des vieux clous rouillés que l'on met dans une cuvette d'eau. Chez bon nombre de paysans, vous trouvez sur un bahut une cuvette pleine d'une eau roussâtre, c'est pour soigner l'anémie de la fille de la maison. Elle avale bien avec son eau ferrugineuse une notable quantité de poussières qui y sont tombées, mais cela importe peu.

Souvent toute leur médication consiste à recommander le lit, du calme et du repos avec récitation de quelques *Paters* qui hâteront la guérison. Ainsi se guérissent tout seuls bon nombre de gripes, de rhumes, de petites congestions pulmonaires qui augmentent la popularité du sorcier.

Ces moyens empiriques lui ont été transmis par de longues suites de générations de sorciers qui l'ont précédé, et nous trouvons parmi leurs coutumes des pratiques qui viennent directement de l'époque préhistorique.

Nous trouvons la croyance aux guérisons par les amulettes. La coqueluche se guérit en faisant porter à l'enfant un petit sachet où l'on met un poil de bouc; d'autres y mettent des fragments de coquilles d'escargot, l'escargot jouit, en effet, de la réputation de guérir toutes les toux.

D'autres remèdes sont de véritables défis à l'asepsie. Mais

l'organisme des paysans est solide et leur foi en leur sorcier encore plus. C'est ainsi que l'on voit communément employer contre les hémorragies la toile d'araignée. Le remède n'est pas particulier à la Dordogne, nous le retrouvons un peu partout en Bretagne (1), dans les Cévennes (2), dans le Poitou (3). Le sorcier choisit généralement les grandes toiles d'araignées, surtout celles de l'Epeira Diadema, et en fait un bouchon qu'il appuie sur le lieu de l'hémorragie.

Il n'est pas de meilleur cataplasme que celui fait par une bouse de vache, on l'enveloppe dans un linge et on le met dans l'eau bouillante; quand le tout est bien chaud, on l'applique sur la partie douloureuse.

Mais si quelquefois le sorcier mérite le nom de guérisseur, que de fois aussi il échoue, il estropie, il tue.

OBSERVATION VII (personnelle).

Étant à Sigoulès, chez M. E. L..., qui souffrait de névralgie sciatique depuis de nombreuses années, nous résolûmes tous deux d'aller voir un vieux sorcier habitant les bois des environs pour le voir opérer. Conduit par un gamin du pays nous arrivâmes, après une longue marche, devant une chaumière où nous trouvâmes quelques femmes qui attendaient devant la porte. Une vieille paysanne nous fit entrer dans une pièce basse et mal éclairée où quatre paysans attendaient sur des bancs. Un à un ils passèrent, à tour de rôle, par une porte. Nous passâmes à notre tour. La salle des mystères était une petite pièce sombre qui recevait le jour par une étroite lucarne. Cela sentait le renfermé et la sueur aigre. Au centre était une table rectangulaire; au fond, dans la pénombre, sur une chaise,

(1) Dr Lelièvre, *De l'exercice illégal de la médecine en Bretagne*, Paris, thèse médicale, 1906-1907.

(2) Dr Cantaloube, *L'exercice illégal de la médecine et les médicastres des Cévennes*, Montpellier, thèse médicale, 1903-1904.

(3) Dr Kaufmann, *Pratiques et superstitions médicales en Poitou*, Paris, thèse médicale, 1905-1906.

attendait un vieillard extraordinaire. Une grande barbe blanche lui couvrait la poitrine, et des mèches de cheveux blancs s'échappaient d'un énorme bonnet de coton dont la pointe lui battait dans le dos ; ses longues mains osseuses posées hiératiquement sur ses genoux, il nous regardait venir. Son regard sombre nous détaillait tous deux avec impassibilité. Enfin, étendant la main, il proféra d'une voix grave et lente : « C'est le monsieur là — et il désigna M. L... — qui marche en boitant. Comment cela est-il arrivé ? » Nous lui expliquâmes que c'était le froid qui avait provoqué la maladie. Le sorcier expliqua gravement : « Vous avez un « nerf noué », Monsieur, mais je vais vous arranger ça. » Puis se tournant vers moi, rudement il demanda : « Pourquoi êtes-vous venu avec lui, vous ? » Et son regard méfiant fouillait mes prunelles pour y saisir quelque trouble. Je répondis simplement : « Il ne peut pas marcher longtemps et a besoin de moi pour l'aider à revenir. » Le sorcier haussa les épaules et me fit signe de m'asseoir. Il se leva alors et fit au malade retirer son pantalon et son caleçon. Suivant une leçon apprise, M. L... fit des grimaces en se baissant et eut besoin de mon aide. C'est probablement à cela que je dus de n'être pas renvoyé.

Le sorcier le fit alors coucher à plat ventre sur la table, puis, avec son pouce de la main droite, il lui malaxa toute la partie postérieure de la cuisse et de la jambe ; de temps en temps il lui disait : « Votre mal disparaît, je vous dénoue votre nerf. » Quand il passait au niveau du nerf sciatique, mon ami faisait des grimaces que le sorcier semblait ne pas voir. Au bout de quelques minutes, M. L... déclara qu'il se sentait mieux ; on lui permit alors de se rhabiller, tandis que le sorcier proférait, les bras au ciel, des incantations. Sur la route du retour M. L... me dit : « Ne vous moquez pas de moi, mais vraiment je me sens mieux. »

Et le soir la névralgie sciatique revenait plus opiniâtre que jamais.

Plus navrants sont les cas d'affections graves réclamant l'intervention du médecin ; là l'œuvre du sorcier est toujours néfaste ; ce sont malheureusement les plus nombreux.

Dans les cas de maladies fébriles graves comme la fièvre typhoïde, la grippe infectieuse, il ordonne de faire coucher une

bête avec le malade et la maladie émigrera dans cette nouvelle victime. En cas de méningite, il fera enfermer un rat dans une boîte de fer que l'on placera sur la tête de l'enfant; le contact froid du métal fera une réaction fugitive et toute la famille admirera la science de cette thérapeutique.

D'autres fois, le sorcier ordonne de laver le malade avec l'eau d'une fontaine située souvent à plusieurs kilomètres de là. On va vite la chercher en voiture, et si le malade meurt après l'application du remède, la famille est tranquille, elle a fait ce qu'elle a pu.

Souvent la médication ordonnée est d'une stupidité qui déconcerte. C'est ainsi qu'une vieille sorcière de Sarlat ordonna un jour à une paysanne anémiée de faire bouillir un caillou de la rivière et de boire l'eau qui aurait ainsi bouilli. Elle le fit et fut guérie. Mais nous avons appris qu'entre temps un médecin était venu la voir et lui avait ordonné des remèdes. Nous sommes certain cependant que cette femme s'est prétendue guérie par son infusion de caillou.

Beaucoup de sorciers ordonnent une pincée de cendres de la bûche de Noël dans un peu d'eau pour guérir les écouelles. D'autres ordonnent de boire un mélange d'eau et de poussière grattée de la tête de la statue d'un saint; on a ainsi un fébrifuge merveilleux (1).

Les résultats de cette thérapeutique sont navrants; ils sont malheureusement assez peu connus car le paysan craint la colère du sorcier s'il l'accusait d'avoir tué l'un des siens, et d'autre part la peur des gendarmes empêche aussi de parler. A la dernière minute, on fait appeler le médecin auprès du moribond, celui-ci doit assister impuissant au dénouement du crime où toute la famille s'est liguée avec le sorcier pour tuer le

(1) M. Émile Rivière, dans son ouvrage sur le *Grattage des pierres*, nous dit qu'à Obazine, aux confins du Périgord, existe la statue d'un tombeau d'un saint Étienne, fondateur du couvent de l'endroit. Les paysans vont en pèlerinage lui gratter la tête pour obtenir leur fébrifuge. Ces grattages sont tellement profonds qu'ils sont encore visibles sur le moulage de ce tombeau qui est au Musée du Trocadéro

malade ; et s'il a la chance de le ramener à la vie, il peut être certain qu'à la première occasion la famille retournera chercher secours chez le sorcier.

Et malgré la stupidité évidente de ces remèdes, malgré les nombreux insuccès des sorciers, malgré les crimes qu'ils accomplissent au nom du surnaturel, le paysan continue et continuera à les écouter.

LES VERTUS CURATIVES DES SOURCES ET DES FONTAINES

Les sorciers qui connaissent fort bien l'état d'âme du paysan ordonnent très souvent des frictions avec l'eau d'une fontaine sainte.

L'eau a toujours été une nécessité vitale pour l'être humain. L'homme préhistorique habitait toujours en des grottes contenant une source, un ruisseau souterrain ou à proximité d'un cours d'eau. Il devait certainement rendre un culte à ce génie bienfaisant qui fait disparaître la soif et dont les colères, marquées par les inondations et les noyades, étaient terribles. Et les liens mystérieux qui nous unissent à nos ancêtres nous ont transmis un peu de leur mysticisme devant les forces de la nature. Aujourd'hui encore, l'eau qui s'écoule de terre, par son origine mystérieuse, par les vertus curatives et bienfaisantes de certaines sources ou fontaines, reste un objet sacré pour les esprits simples. Le christianisme a transformé les cultes anciens des Naïades en substituant à l'ancienne divinité locale le nom d'un saint local, lui aussi, et plus ou moins imaginaire, et les foules vont toujours comme autrefois chercher le remède de leurs maux dans les eaux vives qui murmurent en faisant palpiter le sable du fond.

Nous citerons comme fontaines miraculeuses, celles de la crypte de l'église de Nontron, la fontaine de saint Front, à Douville, celle de Ladoue, au Bugue ; celle de la Veyssière, celle de saint Firmin de Jaure, etc. On peut dire que chaque fontaine de la Dordogne possède son histoire, son saint, ses cures merveilleuses.

Pour obtenir une guérison, il y a plusieurs procédés. Le plus simple consiste à tracer sur une pièce de monnaie une croix avec la pointe d'un couteau, et à la lancer dans la fontaine. D'autres y jettent un objet ayant appartenu au malade; si le malade est un enfant, on y mettra sa coiffe ou sa brassière. Quand la fontaine est trop petite, on met les vêtements aux alentours et rien n'est plus curieux que de voir certaines clairières perdues dans les bois où autour d'une source sont accrochés aux branches d'arbres des vêtements de tous genres, vieilles hardes défraîchies et en lambeaux que le vent balance. L'une des plus célèbres de ces clairières est celle de Payzac, dans la forêt de Roufiat.

On peut aussi faire baigner la partie malade, ou si c'est un enfant l'y plonger en entier. On cite en Dordogne bon nombre de paysans qui ont été guéris de rhumatismes ou de lumbagos à la suite du contact de l'eau miraculeuse avec la partie malade. A Coulaures existe un certain Émile F..., âgé de 62 ans, qui, tout perclus de rhumatismes et pouvant à peine marcher, se fit transporter en voiture à une fontaine des environs, et guéri revint joyeusement à pied par la route.

Il en résulte bien parfois des accidents. Il arrive assez souvent que des bébés souffrant de bronchites capillaires ou de diarrhée verte sont plongés en hiver dans les fontaines saintes. Le résultat obtenu est la mort de l'enfant. Mais la foi du paysan n'en est pas ébranlée, cela prouve simplement que l'enfant ne pouvait être guéri.

Pour les malades qui ne peuvent se déplacer, on leur porte l'eau à domicile; ils s'en frottent, et l'action thérapeutique est obtenue de même.

Et indiscutablement, ces fontaines ont opéré des guérisons, miracles dus à la suggestion des sorciers que vient encore renforcer la foi populaire qui est une des formes de la suggestion collective.

LA DÉFENSE DE LA SANTÉ PUBLIQUE CONTRE LES SORCIERS

Nous avons vu que le sorcier, à part quelques guérisons opérées par suggestion, exerce toujours une action néfaste; exploiteur plus ou moins conscient et volontaire de cette chose infinie qu'est la sottise humaine, il fait perdre un temps précieux là où un médecin pourrait intervenir efficacement, ou par sa thérapeutique empirique estropie ou tue ses malades.

Le sorcier est donc toujours un danger pour ses malades. Si quelque paysan intente un procès à un guérisseur, on peut être certain que celui-ci fera venir, comme témoins à décharge, quelques pauvres imbéciles qui se figureront avoir été guéris par lui, et le tribunal ne condamnera le sorcier qu'à une amende légère que sa clientèle lui permet de payer facilement, ou quelques jours de prison qui ne semblent qu'une condamnation pour la forme. Aussitôt relâché, notre homme reviendra exercer dans son village, le front auréolé du nimbe des martyrs.

La mansuétude des tribunaux à l'égard des guérisseurs est bien connue. Le docteur Brouardel, dans son livre sur l'*Exercice illégal de la médecine*, la signale.

De Closmadeuc nous raconte cette histoire navrante qui s'est déroulée en police correctionnelle, à Vannes, le 10 mai 1858 (1) :

« Le sieur H..., à La Gacilly, depuis de longues années, était un guérisseur de première force. Ses onguents étaient renommés pour les tumeurs et les plaies réputées incurables. Un pauvre diable de fermier atteint d'une fluxion à la joue eut le malheur de s'adresser à lui. Donnons la parole à la victime :

« Dans le mois d'avril, dit le paysan, j'ai été atteint d'un

(1) De Closmadeuc, *Des préjugés populaires dans le Morbihan*, *Moniteur des sciences médicales et pharmaceutiques*, p. 901.

» certain gonflement de la joue. Il occupait les chairs seulement, pas les os. Dans le mois de septembre dernier, ayant entendu parler du sieur H... comme d'un homme expert dans les opérations chirurgicales, j'allai le consulter. Il me remit, à cet effet, un certain onguent pour être appliqué sur la tumeur en m'enjoignant de retourner au bout de trois semaines. Cependant, les applications faites sur ma joue me faisaient tellement souffrir que j'en poussais des cris déchirants nuit et jour, au point que les gens du village se plaignaient de ne plus pouvoir dormir.

» Au bout de trois semaines, nouvelle visite; H... m'enleva les chairs gonflées avec son couteau et fit une large plaie. Trois semaines après, la guérison n'arrivant pas, une seconde intervention fut jugée nécessaire; mais il ajouta qu'il fallait encore auparavant cuire les chairs pendant trois semaines. Je ne saurais affirmer quelles douleurs j'ai ressenties. H..., n'ayant plus de chair qu'il pût saisir facilement, y enfonga une fourchette pour les soulever et il emporta le morceau avec son couteau. »

» Le malheureux ne guérissait pas. Sa face n'était plus qu'une plaie hideuse comprenant l'œil, la face et toutes les parties sous-jacentes. Une suppuration affreuse était entretenue par la désorganisation des tissus. Le malade, désespéré, s'adressa à un médecin, il était trop tard.

» Interrogé par le président du tribunal sur la composition de l'onguent qu'il a délivré à son client, le guérisseur, après beaucoup d'hésitation répond qu'il y entre du cinabre, de la poudre de sang-dragon et... de vieilles semelles de souliers pulvérisées. »

Il fut condamné à quinze jours de prison et à 40 francs d'amende. Quant au paysan, il mourut.

40 francs [d'amende et quinze jours de prison pour avoir tué un homme après lui avoir fait subir les pires tortures, ce n'est vraiment pas cher.

Tant que les tribunaux n'aideront pas le corps médical à réprimer le charlatanisme, les sorciers et les rebouteux continueront à exercer leurs ravages.

Les remèdes seraient :

D'abord, l'application stricte des articles 9 et 10 de la loi du 30 novembre 1892, qui permet rapidement de reconnaître le corps médical d'une localité ;

Ensuite, il faudrait que les tribunaux, statuant sur des faits graves reconnus, appliquent dans toute sa rigueur l'article 405 du Code pénal, ainsi conçu :

Article 405. — Quiconque, soit en faisant usage de faux noms ou de fausses qualités, soit en employant des manœuvres frauduleuses pour persuader l'existence de fausses entreprises, d'un pouvoir ou d'un crédit imaginaire, ou pour faire naître l'espérance ou la crainte d'un succès, d'un accident ou de tout autre événement chimérique, se sera fait remettre ou délivrer, ou aura tenté de se faire remettre ou délivrer des fonds, des meubles ou des obligations, dispositions, billets, promesses, quittances ou décharges, et aura, par un de ces moyens, escroqué ou tenté d'escroquer la totalité ou partie de la fortune d'autrui, sera puni d'un emprisonnement d'un an au moins ou de cinq ans au plus. Le coupable pourra être, en outre, à compter du jour où il aura subi sa peine, interdit pendant cinq ans au moins, dix ans au plus, des droits mentionnés à l'article 42 du présent Code ; le tout, sauf les peines les plus graves, s'il y a eu crime de faux.

Dé bons esprits ont bien essayé de parler d'éducation des masses, et ils ont cru qu'il suffirait de montrer au peuple qu'il y a danger à confier sa vie au guérisseur pour lui enlever sa clientèle. Ce n'est pas par raisonnement que l'on persuadera le paysan, car ce n'est pas là le mobile qui le pousse à aller voir le guérisseur : il y va parce que ses parents y sont allés et parce que les voisins y vont ; il y va parce qu'il a la croyance que ses ancêtres lui ont transmis au pouvoir surnaturel du sorcier.

Ce qu'il faudrait, c'est l'affichage des jugements condamnant les guérisseurs dans leur propre commune et dans tout le pays environnant ; on mettrait ces affiches un peu partout : à la porte de la mairie, sur la maison d'école, sur le champ de foire, sur la place principale, et il est probable qu'après en avoir vu un certain nombre le paysan réfléchirait.

CONCLUSIONS

Nous concluons donc, après avoir étudié la sorcellerie et le métier de rebouteur à travers les âges et plus spécialement dans la Dordogne :

1° Que les procédés empiriques des sorciers sont restés les mêmes qu'à l'époque préhistorique, à peu de choses près ;

2° Que les guérisons obtenues par le sorcier sont l'effet du hasard ou de la suggestion ;

3° Que le grand nombre de guérisseurs et la foi que l'on a en eux provient de la mentalité simple du paysan et de l'ignorance où il est du danger qu'il court à se confier à eux ;

4° Que les remèdes à cet état de choses seraient d'une part l'application stricte de la loi du 30 novembre 1892 et d'autre part l'application par les tribunaux, en cas de délit reconnu, de l'article 405 du Code pénal ;

5° Que l'éducation du paysan serait à essayer en affichant dans toute la contrée les jugements des tribunaux qui auront condamné les guérisseurs.

Vu : *Le Doyen,*
C. SIGALAS.

VU, BON A IMPRIMER :
Le Président,
R. CRUCHET

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Bordeaux, le 11 décembre 1923.
Le Recteur de l'Académie.

F. DUMAS.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- FAUJOUX. — Aperçu médical sur la magie et la sorcellerie avec leurs influences actuelles sur le développement des maladies mentales. Lyon, thèse médicale, 1908-1909.
- LELIÈVRE. — De l'exercice illégal de la médecine en Bretagne. Les guérisseurs, dormeuses et rebouteurs du pays breton. Paris, thèse médicale, 1906-1907.
- SENTOURENS. — L'exercice illégal de la médecine et le charlatanisme médical. Paris, thèse médicale, 1903-1904.
- CANTALOUBE. — L'exercice illégal de la médecine et les médicaments des Cévennes. Montpellier, thèse médicale, 1903-1904.
- NAZMI. — La médecine au temps des Pharaons. Montpellier, thèse médicale, 1902-1903.
- CORDIER. — Étude sur la médecine hindoue. Temps védiques et héroïques. Paris, thèse médicale, 1893-1894.
- KAUFMANN. — Pratiques et superstitions médicales en Poitou. Paris, thèse médicale 1905-1906.
- BERTRAND. — Le druidisme et la médecine en Gaule. Montpellier, thèse médicale, 1907-1908.
- ABORD. — La médecine populaire et les pratiques superstitieuses du Morvan. Paris, thèse médicale, 1909-1910.
- REGNAULT. — La sorcellerie. Ses rapports avec les sciences biologiques. Bordeaux, thèse médicale, 1896-1897.
- TIFFAUX. — L'exercice illégal de la médecine dans le Bas-Poitou. Les toucheurs et les guérisseurs. Paris, thèse médicale, 1898-1899.
- KÉRAMBRUN. — Rebouteurs et guérisseurs. Croyances populaires. Bordeaux, thèse médicale, 1898-1899.

SAINT-AURENS. — Les charlatans de la médecine. Paris, thèse médicale, 1903-1904.

THEULIER. — Du merveilleux en médecine.

TEXIER. — L'empirisme et le charlatanisme.

LAMOUREUX. — Essai critique sur le merveilleux en médecine.

RICHERAUD. — Des erreurs populaires en médecine.

RICHARD. — Erreurs populaires relatives à la médecine et leurs dangers.

BROUARDEL. — L'exercice de la médecine et le charlatanisme.

CABANÈS. — Comment on se soigne aujourd'hui. Remèdes de bonnes femmes.

— Poisons et sortilèges.

— Comment se soignaient nos pères.

ROCAL. — Les vieilles coutumes dévotieuses et magiques du Périgord.

